

graphie. “Tu verras maman, lui dit-il, que tu seras contente d’avoir mon portrait!...” Et voilà que trois jours après le petit Charles tomba malade, il était atteint du croup. Le Frère directeur, appelé par la mère, accourut aussitôt : L’enfant, tout joyeux de sa vente, se leva sur son petit lit et lui tendit la main. “Hélas ! dit la pauvre mère, ce soir vers cinq heures, deux médecins doivent venir et une opération douloureuse sera probablement nécessaire.” — “Je ne veux pas, dit aussitôt l’enfant, non je ne veux pas que l’on me coupe la gorge.” Le Frère directeur lui dit : “Si l’on décide d’en venir là, mon enfant, ce sera pour vous guérir.” Eh ! bien alors, reprit le bon petit malade, on fera ce que maman voudra.

Les deux médecins attendus étant arrivés, la cruelle opération fut déclarée indispensable. “Jamais je n’y consentirai, s’écria la mère éperdue.—Dans ce cas, avant deux heures, votre enfant ne sera plus, répondirent les médecins...La mère céda...On voulut endormir Charles. “Non, non, reprit-il vivement, je ne veux pas me laisser endormir” et, désignant du doigt son crucifix.—“Maman, montre moi *mon bon Dieu*, ajouta-t-il, je le regarderai et cela me suffira.” Le cher petit ! il avait compris que dans Jésus-Christ sur la croix, il y a pour les plus atroces douleurs un calmant divin.

Pendant toute la durée de l’opération, l’héroïque supplicé demeura immobile, les yeux attachés sur l’image de Jésus souffrant, sans proférer la moindre plainte.

Les médecins étaient confondus d’un tel courage ; la mère s’associait, en retenant ses larmes, aux tortures de son pauvre enfant... A partir de ce moment le petit Charles dut recourir à l’écriture pour traduire ses pensées.